

Luxardo, Hervé (1984) *Rase campagne. La fin des communautés paysannes. 1830-1914*. Paris, Aubier, 252 p.

Rodolphe De Koninck

Volume 30, numéro 79, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021788ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021788ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Koninck, R. (1986). Compte rendu de [Luxardo, Hervé (1984) *Rase campagne. La fin des communautés paysannes. 1830-1914*. Paris, Aubier, 252 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 30(79), 107–108. <https://doi.org/10.7202/021788ar>

LUXARDO, Hervé (1984) *Rase campagne. La fin des communautés paysannes. 1830-1914*. Paris, Aubier, 252 p.

Au cours des quelque vingt dernières années, le glas de la paysannerie, particulièrement celle qui anime encore aujourd'hui les campagnes de la France, a été sonné à maintes reprises par les chercheurs en sciences sociales. On a parlé des *Paysans contre le passé* (Mallet, 1962), d'une *France sans paysans* (Gervais et al, 1965), de *La fin des paysans* (Mendras, 1967), de leur « dernière phase » (Franklin, 1969). En fait, déjà en 1851, Souvestre avait écrit *Les derniers paysans*. Voici que d'autres études historiques situent cette fin des paysanneries au XIX^e siècle. Il y a d'abord celle, volumineuse, d'Eugen Weber, parue en anglais en 1979, puis traduite en français en 1983, intitulée *La fin des terroirs*. Et maintenant celle plus modeste de Luxardo.

Alors que Weber avait sous-titré son œuvre « la modernisation de la France rurale 1870-1914 », Luxardo considère que la période 1830-1914 a plutôt été marquée par « la fin des communautés paysannes ». La nuance n'est pas sans signification. Pour Weber, la période considérée en est une où la France paysanne, celle des terroirs, sort de la grande noirceur : à l'appui de cette interprétation, il n'a pas hésité à peindre les paysans français du XIX^e siècle comme des sauvages ou des arriérés que la révolution industrielle va heureusement sauver des affres de la tradition rurale.

Chez Luxardo, on trouve un peu le même thème mais de façon nettement plus ambiguë. La paysannerie française du XIX^e siècle est considérée comme dépassée en son temps mais sans que l'auteur ne démontre vraiment pourquoi. D'ailleurs, sa position va changer entre le début et la fin de son étude. Au départ, il insiste sur les valeurs communautaires et sur la vitalité des communautés paysannes. Puis, progressivement, malgré des soubresauts enthousiastes à l'endroit des remarquables capacités de résistance des paysans, notamment devant l'État, Luxardo va tourner apparemment sans regret les pages touffues de l'histoire qu'il aura évoquée, de façon éclectique il faut dire, et conclure que la tradition paysanne est bel et bien révolue à l'aube du XX^e siècle.

Ceci dit, l'étude de Luxardo, malgré son étonnant manque de rigueur, est riche et par moment attachante. Dans un premier chapitre, certes le meilleur (d'une façon générale, la qualité et la cohésion de l'étude s'amenuisent au fil des sept chapitres), intitulé « la longue agonie des communautés », l'auteur souligne les multiples problèmes liés à l'abolition progressive des communaux et plus particulièrement des droits de vaine pâture et de parcours au XIX^e siècle. Les paysans de la France se sont souvent révoltés contre la clôture des prairies ou contre l'application du Code forestier de 1827 qui avantageait les grands propriétaires. Luxardo évoque avec force détails les méthodes « terroristes » subtiles utilisées, dans l'Ariège de 1829 à 1832 en particulier, par le « Régiment des Demoiselles » ; ces dites demoiselles étaient des hommes, déguisés, qui cherchaient à préserver les traditionnels droits d'accès au bois des communaux. En conclusion de ce chapitre, Luxardo identifie clairement les fondements de cette résistance où la solidarité et l'égalitarisme comptent pour beaucoup. D'ailleurs, cette capacité à établir de brèves synthèses représente l'une des principales qualités de l'auteur qui trop souvent aime à se perdre dans les anecdotes.

Dans le second chapitre, où est évoquée la pénétration des nouvelles techniques et des nouveaux outils dans l'agriculture, le cap est maintenu quant à la description des étapes de la modernisation de la France paysanne. On y trouve des pages intéressantes sur le rôle des syndicats locaux dans la diffusion des idées nouvelles et la mise en place d'institutions progressistes telles les caisses de secours.

Puis dans le troisième chapitre et dans ceux qui suivront, le volet folklorique va dominer de plus en plus. Certes les faits cités ne seront pas que « folkloriques » mais la rigueur du traitement, particulièrement en termes d'évolution historique, va s'affaiblir, la confusion régner. Il sera question de la précarité alimentaire des paysans, souvent amenés à vendre les meilleurs produits locaux à l'exclusion de leur propre consommation, situation qui n'est pas sans rappeler celle de bien des paysanneries du Tiers-Monde aujourd'hui. Luxardo souligne aussi les déplorables conditions sanitaires et de logement dans lesquelles vivent un grand nombre de petits paysans

au XIX^e siècle. Il consacre de nombreuses pages fort colorées à la question des veillées, leur rôle sociologique, leur déclin suite aux migrations de travail et à l'ouverture des campagnes aux influences urbaines. Dans un curieux retour en arrière, à l'occasion du cinquième chapitre, l'auteur fait ressortir combien les protestations sociales ont été nombreuses et violentes au cours *de la première moitié du XIX^e siècle*. Ainsi il cite longuement des anecdotes d'incendies criminels et d'attaques de diligences. Dans les sixième et septième chapitres, touffus mais peu cohérents, sont abordés la politique au village et le rôle du clergé puis de l'école laïque. La francisation des campagnes où dominant encore souvent les patois est à l'ordre du jour ; en fait, en 1863, plus de vingt pour cent des Français ne connaissaient pas encore la langue française. Ces questions fort importantes semblent traitées comme en dernier recours, pour sauver une œuvre qui a manqué de direction.

« La fin des communautés paysannes » s'appuie sur une documentation issue essentiellement des Archives nationales françaises et à ce titre elle est bien illustrée. Son organisation et son déroulement manquent cependant de logique et de rigueur. Malgré tout, étant donné l'attrait du sujet, la richesse des longues citations, des nombreuses photos et gravures reproduites, le livre demeure utile.

Rodolphe DE KONINCK
Département de géographie
Université Laval

GILG, Andrew (1985) *An introduction to Rural Geography*. London, Edward Arnold, 210 p.

Depuis un peu plus d'une décennie, on assiste en Grande-Bretagne à un renouveau de la recherche en géographie rurale suscité par la pénétration des préceptes logico-positivistes dans ce champ disciplinaire. S'inspirant de ces principes, un nombre considérable de recherches ont été entreprises. Celles-ci ont en outre entraîné la publication de nombreux articles, ouvrages et documents qui constituent une littérature de premier ordre mais dont il est difficile de se faire une idée juste. Tout l'intérêt du présent ouvrage d'Andrew Gilg est précisément de faire le point sur ces récentes recherches en géographie rurale à travers une recension étoffée de plus de 750 titres, pour l'essentiel redevables à des auteurs anglo-saxons et, plus particulièrement, britanniques.

Gilg nous propose donc une vaste revue de la littérature qu'il articule autour de trois objectifs : 1) faire état des principaux courants de recherche et des sujets abordés par les auteurs, 2) présenter les approches analytiques et méthodologiques privilégiées dans ces recherches, 3) exposer les résultats des travaux en mettant l'accent sur leur utilité et leurs applications possibles. Ce dernier objectif soutient par ailleurs toute la démarche de l'auteur puisqu'il tente avant tout de nous convaincre de l'utilité sociale et de la pertinence d'une géographie rurale procédant du logico-positivisme. Gilg se pose alors en défenseur des travaux qu'il recense. Il n'y aurait sans doute rien à redire de cet effort de justification s'il n'émoussait pas à l'occasion le sens critique de l'auteur qui néglige de faire état des limites et des lacunes de cette littérature géographique. À sa décharge, il faut admettre que Gilg s'était fixé une tâche bien ambitieuse, car entreprendre la recension d'un nombre aussi considérable de travaux dans un champ disciplinaire aussi étendu que celui de la géographie rurale pose des difficultés énormes. Saisir ces travaux dans leur ensemble pour en présenter une synthèse critique est une de ces difficultés que l'auteur n'a que partiellement relevée.

Une autre difficulté procède du regroupement des titres recensés sous un nombre restreint de thèmes à la fois pertinents et suffisamment larges pour couvrir l'ensemble des sujets abordés dans la littérature. Or, il existe plusieurs démarches possibles afin d'aboutir à ce découpage thématique, chacune d'elles orientant dans un sens différent le travail de recension. Le découpage retenu par Gilg est résolument fonctionnaliste puisqu'il repose sur une partition du